



AMITIÉS

(je travaille à une psychiatrie populaire)

Olivier Croufer

AMITIÉS

(je travaille à une psychiatrie populaire)

Olivier Croufer

L'amitié est sans doute un des foyers les plus intenses d'invention et de renouvellement de nos existences. Bizarrement, l'amitié est aussi ce qui vient s'émanciper des institutions, de ses formes codifiées et ritualisées de la rencontre. Je propose quand même de faire l'exercice de penser, de sentir, de permettre des devenirs d'amitié à partir d'institutions qui m'inquiètent, celles de la psychiatrie et de la santé mentale. Parmi des histoires que tu pourras découvrir, j'ai choisi des points de subjectivation qui peuvent titiller des devenirs-amis dont tu peux éventuellement faire l'expérience. J'espère t'impliquer ainsi dans l'édification d'un savoir lacunaire qui ouvrirait à des transitions dans nos modes de vie.

*Olivier Croufer est animateur au Centre Franco Basaglia.
Il a œuvré depuis des positions diverses, principalement au sein des Expériences du Cheval Bleu, au déploiement d'une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie sur le territoire liégeois.
A l'heure actuelle, c'est par le biais de l'éducation populaire qu'Olivier Croufer participe et fait vivre quelque chose de cet horizon citoyen dans ses dimensions politiques, culturelles, sensibles et cliniques.*

LE CENTRE FRANCO BASAGLIA

est un dispositif d'analyses et de propositions qui interroge les liens entre la psychiatrie, l'homme et la société. Il invite les citoyens à se préoccuper des souffrances psychiques pour les voir comme des modes de vie qui mettent en difficulté et interrogent les relations dans notre société.

Il soutient des pensées critiques, des propositions politiques et des expériences concrètes à partir de trois thématiques de la vie des personnes aux prises avec des souffrances psychiques :

la reconnaissance et l'émancipation

*

l'hospitalité

*

la justice sociale

CENTRE
FRANCO
BASAGLIA

TABLE DES MATIÈRES

NORMAL	17
DÉROUTE	21
CONSENTIR	25
COMMUNAUTÉ EN PARTAGE	29
L'AMITIÉ AU-DEHORS D'UNE DISSOLUTION	34
BIBLIOGRAPHIE	37

Le trou d'amitié, pas le vide, mais la béance habitée aux parois desquelles on entend les pierres chuter. Et c'est du fond de ce précipice vertical qu'il fallait se réveiller chaque matin, se lever comme monterait un soleil noir qui ne verrait jamais la lumière, percevoir un cri d'espoir au lointain, du genre la voix d'une maman que le petit n'entendra finalement jamais, perdu dans un couloir d'enfance. Putain, Jean-Marc, comment t'as pu en arriver là ? Comment nous en sommes arrivés là, parce que c'est ce nous qui m'implique moi qui m'intéresse, ce nous de mes compagnons de route, ce nous sociétal sans doute aussi. Et c'est ce nous, moi, que j'ai envie de faire bouger, malgré que je sois triste, très triste en pensant à toi, Jean-Marc.

Dans la présentation policée, sérieuse par des éducatrices de rue d'une histoire qui aurait pu être la tienne, j'entends le monde se répéter dans la douleur, une répétition qui dans la voix de ces éducatrices ne prend pas le ton de la lamentation, mais celui de la gravité responsable, profondément responsable, et au bout d'une heure de dialogues autour de la table, l'une d'elles évoque son angoisse. C'est le mot qu'elle a utilisé pour désigner les affects dans lesquels un homme comme toi l'emmène plusieurs fois par semaine, peut-être plusieurs fois par jour car un affect d'angoisse ne s'arrête pas quand la rencontre de personne à personne prend fin. Cet homme est plus ou moins SDF depuis quelques années. Plus ou moins car présentement il a un logement, qu'il risque néanmoins de perdre d'ici la fin du mois. Il a le corps abîmé par les drogues et les absorptions alcooliques, le corps et l'âme bien évidemment, la mémoire, l'orientation, parfois il ne sait plus où il est, où l'on va, quand. Avec le temps, une relation a pris corps entre lui et l'éducatrice de rue. À coups de modération et d'endurance de ses violences verbales et de ses colères mondiales. Ce n'est pas rien une relation comme ça. L'homme en a d'autres plus restreintes, celle avec un Pakistanais qui tient un night shop au coin de sa rue, celle avec l'éduc qui gère les bains dans un accueil social. C'est presque tout. Toute la panoplie de l'offre de soin a été tentée ou expérimentée, genre cure, hospitalisation, etc. Autour de la table, entre professionnels du soin, nous nous disions qu'un lieu où il pourrait simplement être avec d'autres permettrait de greffer des relations de sympathie, des relations amicales. Mais ce n'est pas possible, ça a déjà été tenté. S'ils existent, ces lieux sont trop éloignés, ils sont vers où l'on marche jusqu'à se perdre d'angoisse ou de désespoir, ou bien ces lieux déposent leurs conditions avec la légèreté des portes

blindées. Cela fait des décennies qu'avec mes compagnons de travail, nous tambourinons pour que des espaces d'hospitalité facile soient adossés aux institutions de base de la santé mentale disséminées sur les territoires, dans la proximité des quartiers et des habitants. Ces espaces d'hospitalité ne sont toujours pas là, pas systématiquement là. Absents ces lieux où il n'y aurait pas beaucoup plus d'enjeux qu'une co-présence entre ceux qui y viennent. Ça ne semble pas en phase avec l'air du temps. Pour autant que le temps ait encore un peu d'air pour aider à passer le col et descendre vers un autre versant. Alors après t'être hissé du fond du ravin, longtemps je sais que tu n'as rien trouvé, Jean-Marc. Si, de l'angoisse. Si, un monde bourré de services mordus d'organisation, entichés de fonctionnalité et de professionnalité. Tu y as trouvé un professionnel, un type bien, grand, mince, calme qui revenait toujours vers toi, jusqu'au jour où il est parti pour un autre job. Il est venu te le dire, passer la main, il a fait semblant qu'une main pouvait en remplacer une autre, c'est faux, sa poignée était différente, toujours ferme malgré sa minceur. Tu t'es à nouveau réfugié dans la béance.

10

Épuisé, j'en étais arrivé à me dire, pour quand même me raccrocher à quelque chose, que la psychiatrie avait fondamentalement à voir avec l'amitié. Je sentais une intuition de travail, une intuition déjà au travail. La relationnalité d'amitié vient assez clairement désigner des sortes d'impasses des institutions, des complications. Tiens, là, l'amitié ne se fait pas. On se dit que cela tient à la personne, à sa situation pathologique, à la relation de soin qu'on essaie pourtant de réenvisager, mais est-ce qu'il n'y aurait pas quelque chose qui cloche dans les institutions de la psychiatrie ou dans les institutions de la santé mentale, quelque chose qui aurait à voir avec l'imaginaire qu'elles mettent au travail et leurs organisations des pratiques. Quelque chose qui reste à l'ombre, non discuté, quelque chose qui échappe, une sorte d'angle mort. Un souterrain vivace, beau, c'est quand même d'amitié dont il s'agit, mais impensé et pourtant là, qu'il suffirait peut-être d'invoquer par des offrandes suffisamment généreuses pour qu'il nous permette d'y habiter. Y habiter, nous, et nos institutions, je désire ça. Je me demande d'ailleurs si le devenir-ami ne serait pas la seule issue possible pour une psychiatrie d'émancipations.

« Je l'aimais vraiment beaucoup », me dit Nicolas après-coup. La scène qu'il me raconte s'était déroulée dans le réfectoire d'un hôpi-

tal psychiatrique. N'allez pas imaginer un lieu glauque. La salle, vaste, offre une vue presque infinie sur la vallée de la Meuse surtout si l'âme se laisse conduire loin dans les ramifications du fleuve. On est juste séparé de la ville par cette vitre de couveuse sauf qu'à contrario de l'expérience habituelle où l'on se penche sur le bébé, Nicolas et tous les autres étaient dedans. Dans ce dôme de verre, les patients avaient si peu de conversations aux tables de formica jaune pâle ou vert pâle qu'on entendait le moteur des frigos derrière le comptoir de self-service et plus loin la vaisselle plonger par à-coups dans les bacs de la cuisine. Je connais bien cette salle et la description de Nicolas me revient comme un rappel de fadeur métallisée. En face de lui, une dame, elle s'appelle Véronique, la quarantaine, maigre, les cheveux toujours en désordre comme si elle surgissait de son lit. Elle tient un couteau serré dans sa main, non pas le tranchant vers le bas, vers l'assiette, mais en l'air, dressé en dehors de l'usage normal.

– *Elle était en rage, me dit Nicolas.*

11

– *De quoi ? je lui demande.*

Nicolas parle très lentement. Il décrit avec précision, avec des silences entre les questions et les réponses, des silences si longs que j'en suis vraiment surpris. Et cette lenteur était pire à l'hôpital, me dit-il, à cause des médicaments.

– *Véronique dormait beaucoup, mais moins que moi. Je pouvais passer ma journée au lit. J'arrivais pas à suivre mon programme. Véronique avait beaucoup plus d'énergie, elle était rageuse. On lui reprochait de vouloir trop de sexe. C'est ce qu'elle me racontait. Elle était très agressive avec les hommes, et puis après elle les séduisait, très directe, viens me caresser les seins, des trucs comme ça. Mais pas avec moi. Je devais lui paraître trop lavette. Cela faisait des semaines qu'on était ensemble à l'hôpital et je voyais bien que si elle ne prenait pas ses médicaments ça devait être chaud. Elle en voulait beaucoup aux hommes. Je n'aimais pas tout le temps l'écouter parce qu'elle donnait beaucoup de détails, c'était lourd, et j'avais du mal à me concentrer, mais sa rage, ses coups de vengeance aussi, je les aimais bien.*

– *Et donc, avec le couteau, dans le réfectoire, qu'est-ce qui s'est passé ?* je demande à Nicolas.

Il attend toujours longtemps avant de répondre.

– *Ça vient encore d'une autre rage. Elle râlait sur beaucoup de choses, vraiment fort. On avait des groupes de psychoéducation. On n'était pas obligé d'y aller, mais les infirmiers, la psy, tout le monde insistaient pour qu'on comprenne sa maladie, qu'on puisse détecter les symptômes pour que ça ne se reproduise plus, etc, et pour finir on y allait quand même. À cette séance du matin avant d'aller au réfectoire, Véronique avait un peu parlé, pas beaucoup, mais quand même. Comme d'habitude elle ne disait rien, pour boycotter je crois, on avait été attentifs. Elle avait raconté une aventure sexuelle, enfin je ne sais pas s'il fallait appeler ça comme ça. Elle se promenait nue sous son manteau dans la rue, elle avait ramené un mec chez elle, direct, elle a raconté la suite avec des détails, qu'elle lui avait sucé la bite, des trucs comme ça. Dans le groupe de psychoéducation quand quelqu'un raconte quelque chose de perso, on le laisse parler jusqu'au bout, sauf si l'histoire n'en finit pas, la psy recadre. Là, on l'avait laissée parler. Puis il y a un moment de partage, c'est toujours guidé de la même façon, d'éviter d'aller trop high, détecter les signes avant-coureurs, etc.*

12

– *Toi, tu as dit quoi, je demande à Nicolas.*

– *Rien, j'ai rien dit. J'étais trop fatigué. En fait, pour moi, c'était un viol. J'avais rien à dire dans leur truc.*

On est de nouveau resté un moment en silence. C'est moi qui reprends.

– *Et donc au réfectoire, après ça ?*

– *C'est Véronique qui est venue déposer son plateau devant moi. Il y avait des gens à table, mais pas devant moi. J'étais content qu'elle vienne vers moi. J'ai tout de suite vu que sa main tremblait. Je n'ai rien dit, elle n'a pas parlé. Je crois qu'elle a saisi son couteau pour tenir ses sentiments quelque part. Elle serrait vraiment très fort, la pointe en haut. C'était pas une pointe en fait. Tous les couteaux avaient un*

bout arrondi. J'avais quand même un peu peur. Je ne savais pas si elle n'allait pas exploser. Elle pouvait se blesser. Elle l'avait déjà fait. Il y a longtemps, elle se taillait la chair. On voyait encore les cicatrices quand elle portait des manches courtes. Le gars à côté d'elle s'est levé avec son plateau et est allé s'installer à une autre table. J'ai déposé mes couverts, j'ai allongé mon bras vers la main au couteau. J'avais mon regard sur son visage. Ses yeux étaient ouverts, je les vois encore très bien, un peu vitreux comme si elle allait pleurer. J'ai déposé ma main sur son avant-bras. Son pull était en laine, rouge. Elle a lâché son couteau.

Je n'ai pas posé d'autres questions à Nicolas. Nous sommes restés en silence un bon moment. Je n'avais pas envie de déranger sa pudeur, alors j'ai fait avancer l'histoire. Je lui demande, *vous vous voyez encore ?*

– Non. Je suis sorti de l'hôpital psychiatrique la semaine d'après. Nous ne nous sommes plus jamais revus.

13

Je n'ai pas eu l'occasion d'en parler ainsi à Nicolas, mais c'est clair que cette main déposée est un geste d'amitié. Un très beau geste. Il est quelque peu audacieux, mystérieux, difficile de dire ce qui s'est passé vraiment. Il ne définit rien, il s'est d'ailleurs déroulé sans mots. Il semble venir en creux, dans ce qui manque à l'institution psychiatrique, ou dans ce qu'elle rate. Nicolas n'est pas rebelle, je ne crois pas. Il vient simplement rejoindre Véronique dans une vie différente de celle qu'organisent les établissements très proches, trop proches de la bonne santé. Son geste d'amitié vient habiter un écart, ni contre les médicaments, ni contre la psychoéducation, ni contre la psy qui l'anime, ni contre le diagnostic, mais un écart quand même. Un geste dans l'angle mort. Déjà, mais n'est-ce pas trop tôt pour en parler, l'air soufflé en haut du col dessiné au fusain par-delà le dôme de verre du réfectoire.

Depuis plus de trente ans, je cherche à faire vivre à plusieurs des alternatives, non pas en dehors de la psychiatrie, ou aujourd'hui de la « santé mentale », mais à partir de la psychiatrie, à partir de la santé mentale. À partir de ce que ces institutions permettent comme être-au-monde, comme allègements des souffrances existentielles, et aus-

si, et peut-être même surtout, à partir de ce que ces institutions ne permettent pas, à partir de leurs impasses. Je suis quelqu'un à problème. Tiens, là ça bloque, ça passe pas. C'est quoi qui bloque pour les personnes les plus en prise avec des souffrances existentielles, pour ces personnes-là, dans ces situations-là, malgré l'institution en place. Qu'est-ce qui bloque pour elles, et pour les autres aussi, pour nous qui sommes en relations avec tout un chacun ?

Je suis quelqu'un à problème et de départs. Pour chaque personne rencontrée, il vaut mieux y aller comme pour un nouveau départ, pas du tout un départ à zéro, mais un nouveau départ dans une histoire, dans des histoires, qui du fait d'une co-présence, vient tendre les interlocuteurs dans un tiens, qu'est s'est passé, par où c'est passé, où ça va, comme le lecteur absorbé dans une nouvelle. Chaque histoire, parce qu'elle est déposée dans une co-présence ouvre et renouvelle ces questions. Il en est de même pour les institutions. À y penser un peu, les institutions sont des histoires. L'institution psychiatrique ou de santé mentale d'où je repars sans cesse est compliquée à raconter, ça ne va pas de soi de dire de quoi il s'agit. C'est peut-être la caractéristique de toute institution d'être filandreuse à ressaisir. Qu'est-ce que l'institution-école, ou l'institution-famille ? Longtemps on a pu dire les *institutions de la folie*, les institutions qui nous mettent en rapport à la folie. Ou la déraison ou les insensés. C'est le fil maintes fois raconté qui remonte au 17^e siècle quand la modernité installe une raison qui cherche à maîtriser la nature, les hommes, les êtres vivants. Les fous, les insensés, les déraisonnables font tache. Ça échappe. Ce fil se poursuivra jusqu'aujourd'hui, mais les institutions ont modulé le rapport à ce dont il s'agit. Déjà avec les institutions asilaires qui naissent au 19^e siècle. Ce n'est plus le fou, mais plus précisément *l'aliéné* qui préoccupe, c'est-à-dire la part raisonnable du fou dont la déraison n'est plus massive. Le *traitement moral*, dans son élan paradoxal de remise à l'ordre sociétal et d'émancipation, voudra désaliéner en tentant d'atteindre et amplifier cette part raisonnable. Puis progressivement, dans cette histoire, d'autres rapports à ce dont il s'agit prendront forme quand la médecine y installe son siège. Au vingtième siècle, et davantage dans l'après 1945, l'institution se focalise sur la *maladie mentale*. Aujourd'hui toutes ces strates se superposent avec plus ou moins de prégnance pour chacune, mais les *institutions de la folie*, les *institutions de l'aliénisme*, les *institutions de la maladie mentale*, ce ne sont pas les mêmes départs

pour y être. On y entre par des imaginaires sociaux, des établissements, des pratiques, des discours qui diffèrent. J'aimerais juste dire un mot sur la différence de la dernière strate, celle dans laquelle nous sommes, la strate de *santé mentale*. C'est comme cela qu'aujourd'hui l'on nomme l'institution tous azimuts. On perçoit vite cette différence. L'imaginaire convoqué est éminemment positif. Qui ne voudrait pas de la santé mentale, pour lui-même, pour les autres, pour le monde entier ? Mais si tout le monde s'efforce de rejoindre cette aspiration, cela ne supprime pas les inconduites, au contraire, chacun, même les plus normaux d'entre nous, s'installe, s'éprouve dans des décalages à un ensemble d'idéalités de bonne santé mentale. Et puis, il y en a qui bifurquent, un peu, ou beaucoup, on dirait même que certains s'en balancent pas mal. C'est dans ces écarts à la norme que j'aime être. À cet endroit, il y a toujours un *je* à faire revenir dans la discussion, car finalement c'est toujours là que ça se passe pour chacun, dans l'écart inévitable, et le *je* à quelque chose à y dire. Ce n'est pas les discours de santé mentale, sur ce que c'est et sur les bonnes pratiques pour y parvenir, qui me mobilisent. Mais là où des sujets s'éprouvent dans un écart à ces discours, dans un trouble à la norme pourrait-on dire aussi. C'est là que je peux rejoindre quelqu'un, c'est là que je peux tenter de formuler avec lui un problème de vie, peut-être être présent dans un devenir autre. Le trouble à la norme de santé mentale est l'endroit où un redépart de subjectivation peut avoir lieu, pour l'autre, pour moi aussi, et du fait que nous sommes dans le creuset de la norme, peut-être aussi qu'il pourrait exister à cet endroit des redépars d'institution. J'aimerais ça. Et c'est à cet endroit que j'aimerais envisager l'amitié. Au près de la main de Nicolas sur l'avant-bras de Véronique. Dans la béance au fond de laquelle Jean-Marc se relève chaque matin.

J'ai choisi comme méthode de partir d'histoires. J'avais animé cette année un atelier d'écriture à propos de l'amitié et de la ville. J'ai été traversé quelques mois des histoires écrites par les participantes et des histoires que j'amenais comme propositions d'écriture. J'avais cherché des histoires d'amitié dans les romans, les nouvelles, les essais et j'ai choisi ici d'en tirer quelques-unes de ce patrimoine. J'ai fait la sélection en repérant des points de subjectivation suffisamment différents. J'appelle points de subjectivation le réel qui vient titiller une existence, éventuellement y faire événement ou la conduire dans un devenir. J'ai choisi exprès des récits où il y a quelque chose qui

cloche, quelque chose qui viendrait interroger, ou les institutions en général, ou plus précisément la santé mentale, des sortes d'amorces d'une problématique des amitiés. Ce sera donc quatre récits, tirés de quatre romans, actuels, qui collent à la vie d'aujourd'hui, facilement disponibles en librairie ou en bibliothèque pour celles et ceux qui souhaitent s'immiscer dans un texte plus vaste que ce que je propose ici.

Les récits que je te propose sont des fictions. Ils ont été écrits comme tels, et c'est comme cela qu'ils doivent être pris ici. J'appelle fiction ce qui est dit du réel et qui permet d'envisager autrement sa vie¹. Je t'invite en tant que lectrice ou lecteur à recevoir ce réel comme une expérience affective et de pensée qui renouvelle tes possibilités d'être au monde à partir de l'amitié. Je jalonne ces récits de questions sur ces éventualités. Ici et là je pousserai le questionnement au bord des institutions de santé mentale.

1 Comme Nancy Murzilli. J'ai placé les références bibliographiques en fin d'ouvrage.

NORMAL

Le il, le personnage dont on parle, est le narrateur de *Créatine*, un roman de Victor Malzac.

17

Ses amis, quels amis, peut-il avoir des amis avec ce corps de lâche ? Il dit ça, il sent ça, mal à l'aise, adolescent. Personne ne l'invitait à des anniversaires, et même qu'on l'aurait invité il aurait dit non, trop timide, le corps pas beau, comme il aurait été s'il avait eu du muscle. Le visage pas défiguré, c'est vrai, le nez de côté juste un peu gros, alors il reste dans sa chambre, avec sa console, son jeu préféré c'est Nintendogs. Et ses parents qui le baladent le dimanche, l'amènent chez Décathlon, mais jamais pour acheter des Nike, son père qui l'accompagne à des séances du cinéma indépendant se taper des films que personne ne regarde jamais avec des bavardages qui durent des plombes, et sa mère qui lui achète des magazines de sport, de musique, d'actualité et même des bonbons au tabac pour le stimuler, mais il n'a pas d'ami. Alors il a une volonté, il arrivera à parler aux filles, alors il s'entraîne à l'ordinateur de son père, devant des photos de femmes à poil qu'il regarde dans les yeux, et un jour la première éjaculation, la révélation, dans son corps c'est devenu la jungle, il se masturbe au moins trois fois par jour, au moins, en une heure facile à la sortie des cours, mais il ne parle toujours pas aux filles, il voit qu'elles parlent presque toujours aux garçons qui font du sport, oui, ils ne sont pas tous musclés mais les plus populaires faisaient toujours du sport en club et là enfin il a trouvé le remède, c'était ça la clé du problème. Mais c'est pas évident cette clé car il ne sait pas encore qu'il aime le sport, quel sport d'ailleurs, puis une deuxième révélation survient avec un film, en regardant un film. Schwarzenegger lui sauve le pas, l'homme est tellement beau, et aussi son talent, son charisme, le sérieux de son visage, tout est bon.

Rien d'anormal dans cette expérience d'adolescence. Tu peux t'en inquiéter parce qu'il s'attache à sa console, qu'il socialise peu, qu'il s'installe dans des fantasmes pornographiques, qu'il s'ennuie, qu'il n'a pas de passions partagées, qu'il éprouve du malaise. Mais en même temps, il cherche comment être, il est vivant. Tu peux presque avoir l'impression qu'il a un regard humoristique sur lui-même quand il

saute si facilement sur des remèdes, Schwarzenegger, une clé à ses problèmes, les chips et le coca qui accompagnent la vision en boucle de Conan le Barbare, et le lait en sus pour l'apport en protéine. Tu ris presque pour de vrai parce qu'il ne colle pas tout à fait au modèle et au programme qu'il faudrait mettre en place pour atteindre l'homme musclé sûr de son coup. Cette gaucherie nourrit son charme. Personnellement, c'est sous ce jour que je l'aime bien. Mais il est vrai, à ce point, pas d'amitié. On sent pourtant que ça se pourrait.

La suite se déroule quelques années plus tard. L'adolescent a maintenant vingt-deux ans. Il a quitté la maison de ses parents et habite un appartement à lui dans une petite ville industrielle comme on en trouve partout, un appartement à 12 euros par mois, minable donc, mais ça fait partie du plan. Il doit se créer, partir de rien, être soi mais de nulle part, partir du plus bas est le plancher de la réussite, commencer à zéro d'une petite chambre et d'une immense salle de sport.

Ce plan de recommencer à zéro me renvoie péniblement au mythe d'une purification mensongère, on efface tout, on se fait une vie propre, comme s'il était possible d'effacer l'histoire, son histoire, l'histoire dans laquelle on est pris. Je sens bien l'intérêt de la table rase pour renouveler l'espoir d'un monde meilleur, mais la purification radicale est malaisante. Je ne sais pas si cela donne un point de subjectivation, ou peut-être un point de non-subjectivation d'ailleurs, difficile à dire. C'est quoi cette affaire de vouloir effacer à tout prix la trace pourtant là de l'imparfait et de la douleur de son histoire ?

Pourtant dans sa volonté de devenir lui-même, il dit la meilleure version de lui-même, il existe une distance bouffonne qui rappelle l'improbable de cette meilleure version, et tant qu'on est dans les versions, c'est qu'il en existe de moins bonnes que les autres. Comme quoi, la vie revient toujours plus subtile que les plans formulés. Mais il s'excite, il s'engage à fond à Muscle3000, une salle de paradis, c'est le muscle dans sa totalité, c'est parfait, ça lui donne envie de vivre à fond, d'aller au nerf de la vie, d'être en pleine santé et de réussir tout le temps tout. Alors il rencontre Pedro en allant manger des tacos. Ils prennent tous les deux un taco de trois viandes. Et avec quoi comme sauce ? Sauce fromagère, qu'il lui demande. Et de cette complicité de glouton, ils sont devenus frères. Tous les deux emportés par le culturisme, ils

étaient beaux ensemble, l'humanité à son meilleur, deux dieux vivants qui dominent le monde, les gorilles, les ministères de l'humanité et les rois de la jungle. Ils sont amis de cœur, de sang, de muscle, ils sont collés, siamois, des monstres qui tuent tout le monde en hélicoptère avec leurs énormes sexes, du moins ça c'est leur version exacerbée de la perfection, leur narration de leur meilleure version. Ils sont parfaits ensemble, disent-ils. Et à nouveau, on rejoue le remake burlesque de la clé, Pedro a la clé, et il veut lui aussi cette clé de la réussite. Outre les séries de développés-couchés, il y aura donc un gel le AXE POWER ULTIMATE 8 VIRIL XXXL et des injections, ils se font des séances de shoot de stéroïdes pour s'en prendre plein le corps, une extase de force, tripler les performances, forcer sur ses objectifs, se créer, devenir le projet humain le plus abouti. Pedro est devenu son meilleur ami. Avant, adolescent, il souffrait le martyr parce qu'il avait du mal à se faire respecter, ses oreilles, son nez, son père méchant et petit, il était vraiment timide et moche et quand il raconte qu'il en voulait beaucoup à ses parents, beaucoup, oui, c'est de leur faute à vrai dire, Pedro l'écoute sur le canapé de la cuisine et il est d'accord, car il a une énorme cuisine de cent mètres carrés, c'est ça qu'il veut comme appartement avec des vitres partout, des miroirs et des murs rouges et noir avec une télé cent quarante pouces et partout partout des posters de Schwarzenegger, de tous ses films.

Et finalement, les siamois se sont décollés dès qu'une différence, un conflit, un désaccord de désir s'est révélé entre eux, clac, en un instant, en quelques minutes, quelques heures tout au plus, ce fut terminé. La relation brisée mais le programme maintenu, et plus d'ami.

Quelles amorces à l'amitié nous amène cette histoire ? Ce type, ado, il aurait pu être ami d'un autre. Il n'est pas le seul à avoir eu une adolescence gênée. J'avais bien envie de lui laisser du temps. Mais sur ce temps, son destin s'est rigidifié. Il s'est fixé sur la démonstration musculaire de son propre corps, sur un acteur dont la virilité ne laisse planer aucun doute sur le vrai homme, puis ce désir de normalité s'est étendu au bling-bling d'une cuisine, l'étendue de cinq cents mètres carrés d'un appartement, le gigantisme d'un écran de télévision. Comme si sa vie s'était boulonnée à l'hypertrophie d'un homme normal.

Il est trop normal. C'est sûr qu'avoir du muscle, une cuisine lumineuse, une baie vitrée sur un jardin, être un peu populaire, ça attire du monde. Mais lui, il y croit à fond. Il est atteint de la maladie de l'homme normal. L'homme normal est celui qui croit à sa normalité. La formule est de Guillaume Leblanc dans un beau livre philosophique sur l'homme normal. Ce type, il croit en son objectif de normalité, son programme pour y arriver, il n'y est jamais tout à fait, mais il y croit, il y arrivera. Cette croyance dans une normalité qu'il veut, dans sa normalité, elle se fait contre la pathologie des autres, les autres sont malades, ils sont faibles, des sardines à bourrelets. L'homme normal simplifie, il modélise, il s'invente une exemplarité qui lui permet de se vivre contre la pathologie des autres. Et toujours en quelque sorte contre lui-même car aucun homme n'est exemplaire, en vrai le type se vit toujours dans un écart, adolescent il en souffre, jeune homme il s'est tellement structuré en objectifs de musculation qu'il prétend y être, réduire l'écart, atteindre presque le but.

Évidemment l'amitié de l'homme normal va à l'homme normal. Mais est-ce seulement possible qu'une amitié vienne se nicher là ? Qu'est-ce qui est possible, hein ? Pedro a été son ami, il est comme lui, ils s'injectent ensemble des stéroïdes, ils s'éclatent, s'enthousiasment, se réconfortent dans leur normalité, ils sont amis. Dès qu'un différend les traverse, un ravin les sépare brutalement, ils ne se reverront plus.

20

Est-ce possible ? On sent bien que dans l'adolescence une amitié aurait pu se vivre. L'écart à une normalité, le malaise dans le corps peut être aimé. Un moment j'ai cru qu'il allait s'aimer dans ces écarts. Son langage farcesque, enveloppant l'irréalité de son projet, pouvait donner naissance à une sorte d'affection de l'embarquée ou du faux pas. D'autres que lui auraient pu aimer ça, l'aimer pour ça s'il ne s'était pas attelé à barricader toute approche possible de ses failles et relâchements. Mais là, comme ça... ? Pour moi (et pour toi ?), je me demande vraiment quelle amitié est possible pour un homme normal ?

DÉROUTE

Rebecca et Oscar sont les personnages principaux de *Cher connard* de Virginie Despentes

21

L'amitié n'est pas au début, même pas dans un pli discret de leurs visages. D'ailleurs de visage, il n'y en a pas. Juste un crachat qu'on s'envoie, même pas en pleine gueule, mais sur les pavés publics, gris, sales. Ça commence par un post minable d'Oscar sur les réseaux sociaux et la réplique sismique de Rebecca : « Cher connard... Tu es comme un pigeon qui m'aurait chié sur l'épaule en passant. [etc.] Donc j'espère que tes enfants crèveront écrasés sous un camion et que tu les regarderas agoniser sans rien pouvoir faire et que leurs yeux gicleront de leurs orbites et que leurs cris de douleur te hanteront chaque soir. » Et les mails suivants de Rebecca auront une brutalité plus percutante encore, pile dans l'intimité d'Oscar. Mais celui-ci endosse l'agressivité, la supporte, et se laisse affecter. Oscar est accusé via les réseaux sociaux de harcèlement sexuel au travail. C'est sa victime qui le dénonce. Il ne l'admet pas. Il ne comprend pas. Rebecca le met au travail de s'amender pleins feux.

Progressivement les mails vont instaurer un dialogue. Rebecca et Oscar vont se confier, se fier l'un à l'autre pour finalement partager des fragments de ce qui habite leurs corps, son éros, son contact aux autres. Ce qu'ils vivent par leurs corps est intensifié par la drogue, principalement l'alcool pour Oscar et l'héroïne pour Rebecca. La parole vive de leurs échanges double, triple, multiplie cette intensité en dépliant des surgissements jusqu'alors inouïs de ce qui est à l'œuvre, en eux, subjectivement, dans leurs rapports au monde. « Si l'on est dépendant aux drogues légales de la psychiatrie, si l'on ingère la drogue préconisée par le médecin, on est un bon travailleur. Un bon sujet économique. C'est ça l'idée de fond de la défonce. Refuser ton pays. Refuser la langue que tu parles. Refuser d'être une femme honnête. Refuser l'usine où bossait ta mère. Refuser la tranchée dans laquelle ton grand-père est mort inconnu. » Gestes d'embarquée, de différence et d'incartade, mais trop fièrement éphémères, transitoires ou dérisoires ajoute Rebecca dans les échanges. « Et comme souvent dans

la révolution, tu te fais récupérer aussi sec. Les prédateurs rôdent autour de chaque émeute. Le problème n'est pas ta soumission à un produit ni que tu deviennes esclave d'une solution. [L'homme de Muscle3000 esclave d'une solution ?] Tu te soumetts à des maîtres qui restent dans l'ombre - la police, le blanchiment, les frontières, la mafia, la prison - un enchaînement catastrophique de violence inutile et de corruption. » Alors toujours repris ? Malgré les refus, malgré le fracas opposé aux prédateurs. Malgré le désir pourtant persistant, pourtant toujours attiré vers le passage où le corps ne sentirait plus le poids des fêrules écarlates.

En attendant - mais est-ce possible autrement ? -, la prédation par le clean les atteint tous les deux. Oscar contraste la honte de son corps avec le clean des autres qui l'enthousiasme. Rebecca a plutôt envie de dérégler les horloges. Le bon esprit la fatigue. « Définitivement, plutôt crever que faire du yoga. » Et par ailleurs, elle aimerait être en basket, faire du jogging. Presque un programme alors qu'elle dit : « Je n'ai jamais adhéré à rien. Surtout pas à un programme. A priori, rien que le mot rétablissement me donne envie de sauter par la fenêtre. »

22

La délicieuse déflagration des mails balancés convoque les paradoxes de leurs subjectivités, des découpes malfoutues en soi, des entames dans leur être-aux-autres. Quel autre ? Finalement leurs paroles ne prennent jamais la forme d'un projet, d'un projet de monde. Ça ne prend pas forme. Je ne sais pas si à ce moment de leurs échanges, Oscar et Rebecca se considèrent amis, mais on sent que ça le devient. Alors qu'est-ce que tu fais avec l'ami qui te dit ceci : « La défonce, c'est qu'on ne veut plus entendre parler ni de soi ni des autres. C'est oser la dire la vérité - je ne m'aime pas, et je ne t'aime pas non plus. C'est toute la lignée, c'est ta langue c'est ton peuple c'est ta terre qui est dans la cellule avec toi menottée, interrogée. C'est ta lignée, ta langue ton peuple ta terre qui ment obstinément ou qui se fait manipuler qu'on insulte et qu'on moque qu'on soupçonne et qu'on condamne. » Leur presque-amitié supporte ça. On dirait que Rebecca et Oscar se cherchent dans un devenir-ami où chacun reçoit, supporte des fragments incertains de l'autre-au-monde, ses élans coupés par l'histoire, ses angoisses sociales de vivant disloqué. « On se drogue pour des raisons politiques. C'est un dialogue avec les ancêtres. On se drogue pour oublier les guerres qu'ils ont traversées, dont ils sont revenus ou pas. Ou alors on se drogue pour se rappeler la guerre, le chaos, l'in-

tensité et qu'on reste vivant et que c'est un miracle quotidien. » Puis malgré les mots et les affects qui sont reçus en débandade, accueillis, appréciés, il arrive que l'ami veuille retomber. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Exiger qu'il se reprenne en main ? Qu'est-ce qu'on peut faire pour l'ami qui rencontre la mauvaise personne et ça se voit qu'elle va prendre une trempe carabinée et on sait qu'elle n'en sortira pas indemne mais elle est possédée, aimantée, et n'a que faire de notre mise en garde. Qu'est-ce qu'on peut faire pour l'ami fatigué de refaire toujours les mêmes erreurs mais qui nous dit ça m'amuse ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? On attend. On répond aux textos un peu trop vite. On dit trop souvent toi je t'aime. On suggère : et si tu arrêtais. Et si tu changeais de stratégie. L'ami ne vous demande pas de vous mêler de ses affaires. L'ami ne vous a rien demandé. Les gens se foutent en l'air. On ne peut être que d'accord avec ça. Ou éviter de choisir ses amis parmi les perturbés. Qu'est-ce qu'on peut faire pour les amis pour lesquels on craint le pire ? Rien. On ne peut qu'envoyer des messages pour dire on va faire un ping-pong on se retrouve en terrasse. On ne peut que dire pourvu que ça passe. Et être là, après. En priant pour qu'il reste quelque chose de l'ami qu'on avait.

Et puis laisser pisser.

Il y a un philosophe qui eut un impact majeur pour l'être avec les autres en psychiatrie, il s'appelle Henry Maldiney. Il a eu cette phrase simple d'apparence : « vous qui avez affaire à l'homme malade, vous avez affaire à l'homme. » Avec la maladie, l'existence de l'homme se trouve mise en danger. Puis d'emblée, il fait suivre cette phrase d'une mise en garde vitale : pas l'homme universel, ou l'homme en général, ou l'homme normal, mais cet homme-là, cette femme-là. On nous rebat un peu trop les oreilles avec l'homme et sa définition. Ce qui va compter, particulièrement pour l'homme malade, ce n'est pas la langue en général pour le définir, psychiatrique en général, sociologique en général mais sa langue à lui, sa langue à elle. « En réalité quelqu'un ne prend vraiment la parole, une parole parlante, qu'à partir de possibilités inédites, d'un 'à dire' qu'il anticipe ou pressent sans l'articuler même en pensée. » C'est à cette phrase un peu mystérieuse à laquelle les mails de Rebecca et Oscar m'ont fait penser. Leur parole ne s'articule pas, même en pensée, à des projets, à des possibles préétablis. Oui, certes, il y a bien des programmes du corps, du footing, de la santé, mais ils sont vite bazarés au profit d'une parole où

les anticipations sont en déroute. Tu entends un cri, peut-être parfois une possibilité inédite, un monde à advenir, mais lequel, quoi ? Comme si l'autre, l'ami, l'amie, était dans un passage vers un soi-même qui n'est pas défini, pas représenté par une définition de l'homme normal, un passage où ça résiste, où le lendemain n'est pas transparent. Alors quoi, en tant qu'ami, en tant qu'amie, tu laisses pisser ?

Henry Maldiney, je pense qu'il pourrait dire oui, tu laisses pisser, c'est une possibilité. Bon, il va donner d'autres mots pour les façons d'être présent. Pour lui, c'est bien de présence qu'il s'agit. Une façon d'être qui n'est pas de l'ordre de la représentation : une représentation de l'homme a priori, de l'homme normal, de la femme normale, une représentation de l'ordre du monde. Une présence c'est être avec cet autre que voilà. Cela requiert d'exister là, en co-présence. Y être non pas avec une représentation de l'existence, mais y être... en existant. Chacun, chacune devrait avoir sa liste très personnelle de ce que c'est pour lui d'y être, en co-présence. Dans la liste de Maldiney,

24

il y a comprendre,

il y a parler (il faudrait être plus précis car c'est tout un style de parler que celui de la co-présence qui ne bassine pas la conversation de discours : parler avec délicatesse, parler avec tendresse, parler avec finesse... C'est très personnel un style de parler en co-présence, Rebecca, elle a un parler affuté, aigu, déchirant)

il y a être en situation

et Henry Maldiney a mis subir (peut être encore une autre façon d'atteindre le là d'une co-présence, dit-il, comme quoi, laisser pisser...)

Je te laisse faire ta liste de l'être-là avec l'ami, avec l'amie qui dégringole. Perso, j'y ai mis s'éprendre. J'aime être aux aguets d'un brin perdu qui peut-être sera aimé par le vent.

CONSENTIR

Rose et Solange sont les héroïnes de *Fabriquer une femme* de Marie Darrieusecq

Rose et Solange sont meilleures amies. Quand Solange habituée du sexe rapide des boîtes de nuit pense qu'elle a peut-être chopé le SIDA, elle a peur. Elle appelle Rose qui prend le train tout de suite. La nuit blanche à attendre le résultat du test, sous la couverture, Rose n'a aucun mouvement de recul, aucune réticence avec le corps, l'haleine, les larmes de Solange. Elle l'étreint et la rassure. Et Solange se gorge de la chaleur de Rose, laisse l'énergie de son amie la gagner toute, l'emporter, l'amnésier, l'anesthésier, la sauver. Elle oublie dans la force de l'autre.

25

Giorgio Agamben, un philosophe du 20^e siècle que j'ai envie de faire intervenir dans cette histoire, dit qu'il existe une « sensation, spécifiquement humaine, qui insiste au cœur de la sensation d'exister. Elle a la forme d'un CON-SENTIR (...) l'existence d'un ami. » Solange qui sent l'existence de Rose. Il ne dit pas simplement sentir, mais consentir. Il y a dans ce mot le préfixe latin cum, avec, sentir avec l'existence d'un ami. Et il y a l'autre aspect du mot : consentir, c'est accepter. On sent l'existence d'un ami dans sa propre existence. On accepte le sentiment de l'existence d'un ami dans sa propre existence. Solange qui sent la force de Rose, sa chaleur, son énergie, ça s'accepte aisément. Quoique. C'est tout de même une présence intense, assez corporelle. Mais on peut facilement imaginer une présence intérieure d'une amie qui trouble, qui dérange, qui remet en question, qui fatigue. Donc accepter l'existence d'un ami en soi, dans sa propre existence, c'est peut-être pas toujours évident. Giorgio Agamben insiste sur le « en soi ». Ce n'est pas tellement une affaire d'intersubjectivité, de l'un à l'autre, dit-il, mais plutôt que l'être, soi, est toujours partagé grâce à l'ami. Soi est partagé entre deux pôles, moi et l'ami, en soi. Solange se sent partagée, composée de sa peur et de la force de l'autre.

Le consentir de ce partage fabrique la sensation d'exister. C'est fort ! Ça devient un guide d'existence. Le sentiment d'existence est partagé grâce à la présence de l'amie en soi. Le sentiment d'existence est partagé quand on ressent quelque chose de commun, on se rejoint, ça fait du bien, ça aide pour sentir où est son existence, ensemble. Mais le sentiment d'existence est partagé peut aussi être pris dans un tout autre sens, je suis partagé, j'hésite, je suis divisé. C'est là que je me demande à quoi je consens, je consens une différence, une divergence, qui m'attire, qui me fait réfléchir, qui m'irrite ?

Rose, moins à l'aise sexuellement avec les hommes que Solange, voudrait savoir si son amie aime ça. Au lieu de lui poser des questions, elle raconte une de ses rares aventures et elle découvre que son amie est passée avant. Et surtout que ce type, le tenancier du café du village qui sait si bien offrir aux femmes son mansplaining, leur a fourgué à toutes les deux un « c'est pour toi » identique en point d'honneur à son climax à lui. Elles éclatent de rire et repoussent le dépit qui aurait pu être. Leur joie fusionnée répudie le machisme dans un lointain minuscule et ridicule. La présence en soi de l'amie vient gorger ce que l'on ressent déjà.

Solange et Rose, il leur arrive que le consentir l'existence de l'amie en soi devient le senti d'un écart. Juste une différence ? Une divergence ? Une pente d'existence qui ne mène pas du tout au même endroit de la carte du monde ? Rose trouve que son amie n'est pas du tout *méta*. Solange a été plongée d'emblée à l'adolescence dans l'existence pratique, à répondre pratiquement de l'existence. Solange tombe enceinte par accident. L'enfant s'appellera Henry. Elle l'abandonne à ses parents. Comme elle peut abandonner Rose qui n'en revient pas de ces radicaux délaissements, à *croire qu'elle fait la morte, jamais un coup de fil ni rien*. Ces coupures dans le vif sont peu compréhensibles pour Rose. Peu acceptables ? Rose façonne sa destinée en prenant soin des autres, elle fera psycho, elle restera toute sa vie avec Christian, son amoureux d'adolescence, qui boit, qui rate, qui ne bande pas, poète médiocre qui finira vendeur de bidons d'huile. Rose reste présente à Solange, elle n'abandonne pas, elle dure, il y a évidemment une dimension de durée dans l'amitié. Après la naissance du bébé de Solange, Rose a bien du mal à voir son amie, elle a le sentiment de devoir chaque fois inventer un sujet de conversation. Le mot « enfant », le mot « bébé » sont impossibles, et tous les

autres mots sont piégés. C'est embarrassant, c'est malaisant, en soi, en Rose. Et en même temps, ou plutôt le temps d'après, Rose sent que Solange porte en elle un silence sauvage, quelque chose de punk qui vient coller en Rose, partager Rose. Rose sent que Solange en elle *fait antenne*, pour ouvrir sous ses pas, sous sa tête penchée, d'autres façons de se tenir debout sur la Terre.

Consentir l'existence d'un ami, ou consentir l'amie qui *fait antenne* en soi. J'aime bien aussi cette expression faire antenne, on pourrait d'ailleurs la mettre au pluriel, sentir le faire antennes de l'amie en soi. Car il ne faudrait surtout pas prendre le partage du soi et de l'amie en soi comme un binôme. C'est là le merveilleux de ce qui se déroule en soi. Dès que l'autre ou que le monde passe en soi, il se transforme en une multiplicité d'affects et d'éléments. Ce sont différents aspects de Solange qui persistent et font écho en Rose. Et ça bouge. Le temps fait tourner le kaléidoscope des traces de Solange en Rose. Au présent s'actualise la présence partielle de cette constellation, ça peut être un vrac, peut-être même presque un chaos, le mot « enfant », le mot « bébé » sont impossibles, et tous les autres mots sont piégés. Mais l'amitié semble faire durer le consentir. Elle semble permettre à l'épreuve ressentie d'une différence de mode d'existence de durer en soi, malgré cette différence, malgré ce sentiment d'être partagé.

27

L'exercice est probablement à réaliser dans la perspective de cette durée. Tu peux le faire assis seul à une terrasse de café, sur un banc ou une bûche dans un bois. Ou même dans le réfectoire d'un hôpital psychiatrique. Le philosophe Henri Bergson parle de la durée comme « la création d'imprévisible nouveauté ». La durée ce sont des fragments de souvenirs, des affects qui viennent s'éparpiller dans la mémoire, des détails qui viennent s'actualiser dans le présent, qui viennent durer dans le présent, et t'ouvrent à quelque chose d'une imprévisible nouveauté, une sorte de surprise, d'étonnement. Pense à l'amie, à l'ami, à celle que tu pressens devenir une amie et qui ne l'est pas encore tout à fait, choisis une personne. Pense à ce partage de l'ami, de l'amie en toi. Tu le sens ? Tu la sens ? Tu sens ces éléments disparates qui te reviennent à la mémoire ? Peut-être n'y a-t-il qu'un geste, un instant. Dis-toi ce qui de la présence de cet ami en toi vient te partager et faire surprise...

... il y a peut-être des variations à trouver sur la surprise

surprise
stupéfaction
étonnement
ébahissement
consternation
émulation
confusion

Une durée s'installe, une durée à la Bergson, "une création d'imprévisible nouveauté", une variation continue, qualitative par le-dedans, le prolongement ininterrompu et fragmenté de quelques traces de l'amie, de l'ami dans ton présent partagé.

COMMUNAUTÉ EN PARTAGE

Cette bande de potes est racontée dans *Fief* de
David Lopez

29

Avec la bande de potes, l'amitié se largue dans une communauté en partage. Il y a ce truc de partage, un peu évident. C'est banal de dire qu'avec l'amitié, on partage des moments, une bière, un repas, un jeu, un cinéma. Banal de dire aussi que le partage porte sur une matérialité, un vêtement, une clope, un kot. Quelque chose de plus immatériel aussi, des paroles, des désirs, des demandes, des explications. Jonas a sa bande de potes. Dans sa petite ville évincée, ces potes ont leurs lieux, la salle de boxe, le terrain de foot et la maison délaissée de Romain, squattée depuis la mort de ses parents. Les lieux peuvent bouger un peu, selon les événements qui arrivent ou qu'on recherche comme la soirée pour en draguer l'une ou l'autre. Il y a aussi des lieux périphériques à la bande, des lieux qui n'appartiennent pas à la communauté, mais dont on parle parce que s'y déroule une activité utile aux bavardages et négociations, comme le garage où un pote trafique des bagnoles. Alors maintenant, ils sont chez Romain. Les uns jouent aux cartes. Deux autres négocient l'écoulement de voitures cassées vers le Portugal et l'achat de weed. Jonas perd la partie de cartes, Poto le chambre, avec insistance, Jonas colère un peu, se tempère, laisse paraître son seum. Il se lève, se dirige vers le canapé, tire deux lattes rapprochées, ça lui fait du bien, il vient se rasseoir face à Poto. Tout se passe sans rancune au point que Jonas dit à Poto que ça fait longtemps qu'il ne leur a pas chanté un texte. Poto, on lui demande souvent pourquoi il n'essaie pas de percer dans la musique, et lui il répond qu'il ne veut pas être connu. C'est sa façon à lui d'être un gars de chez nous. Réussir c'est trahir. En plus comme il dit, dans la musique faut baisser son froc et sucer des bites. C'est pas le genre de projet auquel il adhère. Il dit que là il a un texte sous le bras. Vas-y, dit Jonas, balance. Poto sort de la poche de son pantalon un papier plié en quatre et le pose sur la table. Il se racle la gorge et se lance dans le texte.

L'amitié comme communauté en partage, disais-je. Tous les éléments sont dans le pot : le lieu d'habitude, l'activité ludique, la musique, la langue aussi, une façon de se parler propre à eux, de se chambrer. Alors une fois le rap donné en partage à la communauté, le partage devient aussi ce qui se révèle dans le geste des lames tranchantes. Les potes réagissent, « y a des bonnes phrases », « c'est pas drôle ton texte », un autre moque les rappeurs qui se plaignent tout le temps. Et Jonas dit alors ceci, qu'il aime bien les textes de Poto, qu'ils le touchent. Que ça lui arrive de s'y reconnaître. Qu'il a le sentiment d'apprendre quelque chose sur Poto. Il n'y a que là que Poto s'exprime. Il est certain qu'on pourrait avoir plein de conversations sérieuses. Mais ce n'est pas tellement quelque chose qui se fait entre nous, dit Jonas. Et surtout pas devant les autres. Dans ces ambiances, dès qu'il y en a un qui se met à parler de ses problèmes il y en a un autre pour trouver que c'est pas marrant ce qu'il raconte, et puis ça passe à autre chose. Ou alors on fait des blagues dessus.

Et ainsi avec le partage généreux vient la découpe. Il y a ce qui est donné aux potes, à la communauté. Et en même temps, il y a ce qui n'est pas donné, qui reste en suspens ou en retrait. Comme si la communauté maintenait des problèmes en réserve, quand même un peu là puisqu'on évoque, on chambre, on esquive, mais pas tout à fait là, repoussé là-bas derrière une paroi poreuse ou percée de la maison squattée par la bande. Jonas se saisit alors de la feuille de Poto et découvre un texte sans la moindre rature, ça lui était venu d'une traite, mais avec tellement de fautes d'orthographe que Jonas a du mal à lire. Aux railleries des potes succède la surenchère, chacun y allant de son moi j'avais des notes de merde en français quand j'étais petit. Alors l'intello de la bande lance une dictée pour organiser le classement. Ça raille, retour dans le passé, on se disperse dans la pièce pour éviter les copieurs, on écrit le nom en haut à gauche de la feuille. « *Pour la première fois un être humain s'intéressait à moi.* » C'est un texte de Céline. C'est qui cette meuf ? Faut une virgule après « *première fois* » ? Un chambard de gamin, et un déversoir des bris de l'humiliation qui en classe, la vraie, n'auraient pas reçu ces oreilles complices, putain je comprends rien à ce que j'écris. Heureusement que cette copie-là je vais pas devoir la ramener à mes parents. Le partage, la coupure, instaure des dehors à la communauté. Elle partage les langues, la langue de la bande, la langue de l'école, celle que les parents zyeuteront sur le bulletin de notes. Dans le bouillon de culture de la

communauté, la bande inaugure, soutient, dépose un énonçable partageable, l'échec scolaire, la difficulté de s'y faire au parler de l'école, de se régler à la forme écrite de ce parler, la gêne, putain, de ne pas y arriver. La langue de l'école, dehors à la communauté, et dedans quand même. Et la langue de l'école reprise à bon compte dans la valorisation des parents, les institutions du dehors s'enchaînent, putain le bulletin de merde. Partage-coupure entre des ensembles désormais accolés, adjoints, légèrement compénétrés. Les autres rapports à la langue, ceux de l'institution-école, ceux de l'institution-famille, comparaisent dans les chambrages de la communauté des potes.

– *C'est bizarre ce mot-là tu es sûr que tu le prononces comme il faut ?*

Et le pote qui lit la dictée ajoute une dernière phrase, gardée au chaud juste pour eux, qu'il dit :

– « *On devient rapidement vieux, et de façon irrémédiable encore. On s'en aperçoit à la manière qu'on a prise d'aimer son malheur malgré soi.* »

31

Ça réplique sec, les sourcils froncés, les yeux vifs, lxe gonfle à mort, le plus nul en orthographe :

– *Pourquoi tu dis qu'elle est pour nous cette phrase ? Il s'est embourgeoisé ce trou de balle, laissons-le dans son délire il va bientôt redescendre.*

La colère de lxe a du mal à passer, c'est pour ça que Jonas aime lxe, celui qui vient de déchaîner sa colère, celui qui aura la dictée la plus médiocre et qui vient de prendre le stigmaté en pleine gueule. Je l'aime parce qu'il me rassure se dit Jonas, s'il peut vivre avec ça, alors peut-être que moi, je le peux aussi.

Là, c'est vraiment intéressant pour être avec l'ami, avec l'amie. Car si la communauté partage, si elle solidarise ses membres et repousse un dehors, chaque membre est lui-même pris par ce partage. Pris et entamé dans ce partage, une entame de soi, à vif, où se déverse cette part de soi qui sera chamboulée par la bande, reprise, déplacée, moquée, protégée, aimée, considérée dans le contact

des autres. La communauté opère un partage en deux endroits en même temps et dans le même élan. Elle partage un dedans et un dehors de la communauté, elle laisse les institutions, leurs pratiques, codes, imaginaires et langages à l'extérieur de sa bordure poreuse. Et du même coup, elle partage chacun des membres de cette communauté dans ce qui est repoussé au-dehors et ce qui est intensifié au-dedans. Ce partage est fondamentalement singulier, au cœur de chaque sujet, assez intime, très perso, c'est pour cela que ça peut vraiment coïncider crisper. Les gars de la bande sont pris dans un partage à vif, intime, entre la langue instituée du dehors et la langue de la bande, et ce partage chacun le vit différemment, colère, dépit, humour, *eh*, *cool*.

Jean-Luc Nancy a écrit un très beau texte sur la *communauté désœuvrée*. La communauté existe par le désœuvrement qu'elle permet. Bizarre, on aurait plutôt envie de dire que la communauté fait œuvre commune, pas qu'elle désœuvre. Mais pour Jean-Luc Nancy, le désœuvrement est l'aspect porteur de la communauté, la communauté est le « désœuvrement de l'œuvre sociale, économique, technique, institutionnelle ». La bande à Poto, Jonas, Romain, lxe se déleste, se désœuvre, s'émancipe peut-être, des œuvres sociales, économiques, techniques, institutionnelles avec lesquelles ils ont du mal à être. La communauté ne va pas produire une nouvelle œuvre, en tout cas ce n'est pas ce qui intéresse Jean-Luc Nancy, mais elle va effectuer quelque chose dans les singularités. Du fait de ce partage entre un dedans et un dehors, les singularités vont rencontrer « l'interruption, la fragmentation, le suspens. » Je n'ai pas en tête si ça marche pour toutes les communautés, mais pour les communautés d'amis, c'est assez parlant. Avec l'ami, avec l'amie, à deux, à trois, quatre, à plusieurs, c'est clair qu'on interrompt qu'elle chose, qu'un dehors s'inaugure, ouf que ça fait du bien de sentir l'institution-école, l'institution-travail, l'institution-famille là-bas dans un coin un plus reculé du monde. Ce n'est pas que le dehors disparaît, il revient sans cesse dans la bande à Romain, Poto, c'est plutôt qu'on s'en défait, qu'on s'en déchaîne pour vivre des rapports aux autres suffisamment désencombrés des institutions pour se créer des sursauts de subjectivité. Jean-Luc Nancy dit des interruptions, des fragmentations, des suspens. « La communauté est faite de l'interruption des singularités, ou du suspens que sont les singularités. » Ce n'est donc pas qu'avec la communauté on y va perso, mais plutôt qu'avec la communauté on

suspend, on interrompt quelque chose dans sa singularité... et à cette occasion quelque chose peut se créer pour chacun dans la communauté d'amis.

Prends une communauté d'amis dans laquelle tu es. Ça peut être deux amis, ou trois, ou un groupe, ça peut être un groupe transitoire, peut-être qui n'existe plus aujourd'hui, tu peux aussi penser à une presque amie, une amitié sur le point d'advenir. Pense à cette communauté d'amis, d'amies. Penses-y en essayant de sentir la part de toi qui est laissée au dehors de cette communauté, comme dans la bande de Jonas et ses potes, une part de toi qui est mise en partage, comme si en toi tu sentais ce qui passe au-dedans de cette communauté d'amitié et ce qui est laissé au-dehors, en réserve, en attente, en aversion ou simplement en distance. Est-ce que ça te fait du bien ? Est-ce que ça t'amène des questions ? Essaie de sentir le rapport de cette communauté d'amitié avec des institués comme la famille, l'école, le travail, l'hôpital psychiatrique, la mosquée, des institutions qui comptent pour toi, des institutions dans lesquelles tu es pris, qui organisent ta vie. Reste bien auprès de cette communauté d'amies, d'amis, revis l'un ou l'autre moment que vous avez passés ensemble. Qu'est-ce que cette communauté intensifie de toi, renouvelle sur ton rapport aux autres ? Repense aux institutions dans lesquelles tu es. Qu'est-ce que cette intensification de ta singularité dans la communauté d'amies, d'amie vient interrompre, fragmenter, suspendre du flux de ces institutions qui d'habitude se déversent en toi ?

Tu viens d'accomplir un exercice de désœuvrement.

L'AMITIÉ AU-DEHORS D'UNE DISSOLUTION

Avec mes compagnons de route d'une psychiatrie d'émancipation et de sortie de la santé mentale, nous nous sommes toujours demandé comment dissoudre les institutions psychiatriques ou de santé mentale dans lesquelles nous travaillons. C'est une posture difficile à maintenir car en même temps il s'agit d'y être, d'être présent dans des rencontres avec des personnes en prise avec des troubles psychiques et psychiatriques qui, sans ces institutions, feraient tourner trop de leurs lignes de vie en lignes de mort. Pourtant, c'est bien toujours en dehors de ces institutions qu'il s'agit de sentir la vie, d'imaginer que la vie y est possible, d'y travailler. Là, ce n'est donc pas en se gonflant de son institution que quelque chose se passe, mais en sentant de plus en plus que le dehors de l'institution est présent pour faire hospitalité à la co-présence des personnes qui s'éprouvent dans des souffrances existentielles. Ce mouvement devrait pouvoir s'effectuer pour chacune des personnes que ces institutions reçoivent actuellement. Que l'institution qui les accueille soit de moins en moins présente car son dehors fait vie de plus en plus. Mais sans jamais oublier, jamais, que c'est du même coup le mouvement de dissolution de ces institutions qui importe. Que ce mouvement de désagrégation est le rythme d'un renouvellement plus général des lignes de vie dans la société à l'égard des souffrances existentielles. L'oublier nous donne socialement tout autre chose, une aimantation infinie des personnes en souffrance dans des institutions dédiées sans jamais questionner et mettre le social en transition.

Pour une psychiatrie populaire et d'émancipation, le malheur est d'être pris dans la consolidation de son institution, d'y défendre sa solidification, ses contreforts, ses confort et sa valeur, alors qu'il s'agit que l'institution devienne dérisoire à mesure que la vie se fait en son dehors. Ce n'est donc pas la valeur d'une institution psychiatrique ou de santé mentale qui importe, mais la valeur du dehors. C'est cette valeur qu'il s'agit de penser, d'apprécier, de mettre en œuvre. Pour ce faire, on peut penser aux autres institutions qui colorent nos modes de vie, l'institution-famille, l'institution-travail, l'institution-conjugale, l'institution-école, comment chacune reste en contact avec les souff-

frances existentielles, s'efforce de les réfléchir et de les alléger. Mais on peut aussi se déporter en dehors de ces institutions et l'amitié est à cet endroit.

C'est finalement très étrange l'amitié car le mot recouvre des réalités très diverses qui échappent, dit Geoffroy de Lagasnerie, aux « formes codifiées et organisées de la rencontre et de la sociabilité », l'amitié « nomme tout ce qui n'est pas institutionnellement défini », elle vient dans une différence aux formes familiales, conjugales, professionnelles. Que l'amitié ne soit pas soumise à ces cadres institués ou qu'elle les pousse au-dehors procure un « foyer d'invention d'une contre-culture où l'on puise des principes de décalage par rapport à la plupart des modes d'existence institués – pour vivre autrement ». On pourra toujours voir comment ce qui s'est vécu dans l'amitié peut transiter dans les institutions, mais l'amitié est d'abord la relation où tu peux te subjectiver, devenir-autre par la présence d'amis qui se dégagent, qui s'émancipent de qui ils sont dans les institutions, qui te dégagent, qui t'émancipent, où tu t'émancipes. On revient sans cesse dans les institutions où je travaille sur la subjectivation, permettre à chacun, à chacune une subjectivation, être soi, devenir soi. Souvent on pense cette subjectivation par les institutions où les personnes pourraient passer ou par où elles sont passées, des institutions familiales évidemment, des institutions de travail, oui la remise au travail, mais aussi quelque institution du secteur culturel, du secteur de la création, du secteur associatif, les institutions d'aide, de soin, d'insertion évidemment. Quant à l'amitié...

35

C'est évidemment un paradoxe d'envisager l'amitié au départ des institutions. Et pourtant... À partir des institutions psychiatriques et de la santé mentale, il est possible d'envisager des lieux, des temps, des collectifs qui sont réfléchis avant tout comme des émancipations de l'emprise institutionnelle. On connaît les trois ingrédients de ces espaces-temps : proposer de la rencontre délestée de l'institution, introduire une mixité qui permet de s'affranchir de la désignation institutionnelle d'un public, offrir la possibilité d'y revenir librement pour que s'installe une durée. Très simple d'apparence, pas si facile à faire, et finalement assez rare.

Le sentir d'un dérisoire de l'institution s'éprouve grâce à l'imagination des voies par lesquelles tu la quittes. Cela peut être l'imagination et la mise en place de ces espaces-temps émancipés, cela s'accomplit aussi en développant une sorte de savoir, ne fût-ce qu'intuitif de ce qui s'accomplit dans l'amitié. C'est ce que j'ai tenté ici de manière très lacunaire. Cela donne quand même une sorte de savoir discret sur quelques points de subjectivation possibles grâce à l'amitié. Ou impossible peut-être pour celui qui a câblé son désir sur l'homme normal, c'est une vraie question. En tout cas, de belles subjectivations peuvent être présentes auprès de l'amie, de l'ami en déroute. Consentir l'existence d'un ami en soi te met en partage de subjectivation et fait vivre en soi un devenir-autre, parfois désiré, parfois ambivalent. Cette ambivalence, cette complication vient aussi de ce que l'amitié te met en partage vis-à-vis des institutions qui pourtant importent.

Avec ces savoirs discrets sur l'amitié, là où tu es dans une institution tu peux te permettre de laisser aller, encourager cette émancipation, mieux sentir en quoi ton institution mérite d'être dérisoire, et toi-même disparaître.

BIBLIOGRAPHIE

Les chapitres intitulés *Normal*, *Déroute*, *Consentir*, *Communauté en partage* s'appuient chacun sur un roman. Je me suis approprié dans mon écriture le langage des autrices et auteurs, c'était souvent impossible d'utiliser les guillemets de citation. Je me permets d'exprimer ici toute ma gratitude pour leur œuvre dont voici les références complètes.

VICTOR MALZAC. *Créatine*, Scribes Gallimard, 2024.

VIRGINIE DESPENTES. *Cher connard*, Grasset, 2022.

MARIE DARRIEUSSECQ. *Fabriquer une femme*, P.O.L, 2024.

DAVID LOPEZ. *Fief*, Seuil, 2017.

37

Si tu souhaites t'appuyer sur les fictions pour penser ta vie quotidienne, je te recommande le fabuleux ouvrage de Nancy Murzilli.

NANCY MURZILLI. *Changer la vie par nos fictions ordinaires*, Premier Parallèle, 2023.

À propos de *Normal*, j'ai cité Guillaume Le Blanc.

GUILLAUME LE BLANC. *Les maladies de l'homme normal*, Vrin, 2007.

Mon ancienne collègue, Marie Absil, y fait référence dans une belle étude sur les représentations de la santé.

MARIE ABSIL. *Subvertir le concept de santé*, Centre Franco Basaglia, 2025. Téléchargeable sur www.psychiatries.be

À propos de *Déroute*, je me suis appuyé sur l'expérience et la pensée de Henri Maldiney.

HENRI MALDINEY. *L'existant*, in *Penser l'homme et la folie*, Éditions

JÉRÔME MILLON, 2027, pp. 215-235.

Pour le *Consentir*, j'ai repris un extrait d'un texte de Giorgio Agamben.

GIORGIO AGAMBEN. *L'amitié*, Rivages poche, 2007.

J'ai aussi fait référence à la durée chez Henri Bergson. La durée comme création d'imprévisible nouveauté est présentée dans un petit texte, *Le possible et le réel*, in *La pensée et le mouvant*, P.U.F., 1938, p. 99-116.

Dans la *Communauté en partage*, je me suis appuyé sur le livre de Jean-Luc Nancy.

JEAN-LUC NANCY. *La communauté désœuvrée*, Christian Bourgeois, 1986.

Dans *L'amitié en dehors d'une dissolution*, j'ai fait référence au livre très stimulant de Geoffroy de Lagasnerie qui pense à partir de sa propre expérience d'une amitié à trois.

GEOFFROY DE LAGASNERIE. 3. *Une aspiration au dehors*, Flammarion, 2023.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Première édition : octobre 2024

Illustration et mise en page : Atelier À l'Est - www.alest.be

Font : Sanchez by Daniel Hernández - Cabinet Grotesk by Shiva Nallaperumal

Éditeur responsable : Centre Franco Basaglia - www.psychiatries.be

Une expérience du Cheval Bleu : www.chevalbleu.be

